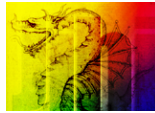


JOURNAL OF INTERDISCIPLINARY HISTORY OF IDEAS



2019

Volume 8 Issue 15

Item 5

– Section 4 : Reviews –

Retro-Review : Michel Verdon, Keynes and
the ‘Classics’ : a study in language,
epistemology and mistaken identities, 1996

Essay Review

par

Roxana Bobulescu, Marc Laudet

JIHI 2019

Volume 8 Issue 15

Section 1: Editorials

1. *Editorial* (JIHI)

Section 2: Articles

2. *Vouloir pour la nature. La représentation juridique des entités naturelles* (P. Brunet)
3. *On the lability of natural entities, at the example of Raspe's De novis e mari natis insulis* (E. Pasini)

Section 3: Notes

4. *Dislant Reading, 'The Great Unread', and 19th-Century British Conceptualizations of the Civilizing Mission: A Case Study* (D. Reid)

Section 4: Reviews

5. *Retro-Review: Michel Verdon, Keynes and the 'Classics': a study in language, epistemology and mistaken identities, 1996. Essay Review* (R. Bobulescu, M. Laudet)
 6. *Literature on Inheritance: A Summary of What Can Be Learnt* (C.G. Marian)
-

Retro-Review : Michel Verdon, Keynes and the 'Classics' : a study in language, epistemology and mistaken identities, 1996

Essay Review

Roxana Bobulescu, Marc Laudet *

Les travaux d'Amartya Sen repose sur une conception anthropologique de l'homme dans laquelle les potentialités d'actions lui sont inhérentes, mais non pas acquises. C'est la formation sociale dans laquelle l'homme vit qui, selon les circonstances, lui rend un fonctionnement possible, ou impossible. Les travaux de Sen se développent à partir du concept de « capabilité », ce qui ne suppose pas que ce concept soit intégralement déterminé. Michel Verdon, aujourd'hui à la retraite, est un anthropologue (étude de l'homme), Professeur à la Faculté des Arts et des Sciences de l'Université de Montréal. En 1996, il écrivait Keynes and the 'Classics' : a study in language, epistemology and mistaken identities, dans lequel il cherche à mettre à jour les conséquences épistémologiques, quant au discours économique, de ce qu'il appelle les fondements cosmologiques et anthropologiques des pensées néo-classiques et de John Maynard Keynes. À l'heure où les pratiques économiques conduisent les sociétés à rencontrer bien des difficultés sociales et/ou politiques, une telle discussion demeure d'une brûlante actualité, quand bien même cette discussion a plus de 20 ans. C'est la raison de ce « compte rendu » d'un livre paru il y a longtemps, qui est une invitation à lire et relire l'ouvrage de Michel Verdon.

Amartya Sen a reçu le pris de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel en 1998 pour ses contributions à l'économie du bien-être. Sa part contributive à ce champ repose fondamentalement sur le développement qu'il a fait du concept de « capabilité », c'est à dire sur la possibilité

* Grenoble École de Management (roxana.bobulescu@grenoble-em.com); Université de Caen (marc.laudet@orange.fr).

réelle qu'un individu a la possibilité de faire des choix dans un espace social déterminé ou plus exactement sur la possibilité qu'un individu a d'agir dans le monde réel dans lequel il vit. Les travaux d'Amartya Sen repose donc en conséquence sur une conception anthropologique de l'homme dans laquelle les potentialités d'actions lui sont inhérentes, mais non pas acquises. C'est la formation sociale dans laquelle l'homme vit qui, selon les circonstances, lui rend un fonctionnement possible, ou impossible.

Amartya Sen insiste sur le fait qu'il n'est pas un « théoricien des capacités ». Dans le domaine scientifique, et quel que soit son champ d'application, une théorie peut se définir comme une construction intellectuelle organisée, homogène, reconnaissable à certaines régularités dans les énoncés, et vérifiable par l'expérience (falsifiable si l'on en croit Karl Popper). Comme toute construction de cet ordre, une théorie repose sur un fondement accepté, ce que Thomas S. Kuhn (1983) appelle un « paradigme ». Ainsi l'affirmation d'Amartya Sen disant qu'il n'est pas un théoricien des capacités ne dit rien d'autre que, par son travail, il ne cherche pas à démontrer la pertinence de ce concept. À cet égard, à propos de l'économie féministe, la remarque d'Ingrid Robeyns (2007, 47) est extrêmement significative : « Il est important de souligner que le concept de *capabilité* de Sen se veut délibérément un cadre de référence ouvert ou un paradigme d'évaluation, et non une théorie entièrement finalisée ». C'est donc à partir de ce concept que les travaux de Sen se développent. Ce qui ne suppose pas que ce concept soit intégralement déterminé.

Le 14 octobre 2019, Valentina Erasmo (Università degli Studi « G. d'Annunzio », Chieti-Pescara, Italie) est venue à l'Université de Caen présenter un travail intitulé « *Homo capabilitiensis* : a paradigm inspired by Amartya Sen's thought walking through Aristotle and Smith's path », dont le résumé commence par ces mots : « Dans cet article, je vais vous présenter *Homo capabilitiensis*, un paradigme anthropologique que j'ai élaboré, inspirée de la pensée d'Amartya Sen, à partir d'un parcours sur la base des cheminements d'Aristote et de Smith. Ce paradigme représente une alternative au réductionnisme de *Homo œconomicus* qui a permis de différencier le champ de l'économie de celui des autres champs de l'activité humaine et d'ainsi lui assigner une autonomie susceptible d'étude » (Erasmo, 2019)¹.

¹ Notre traduction.

Michel Verdon, aujourd'hui à la retraite, est un anthropologue, professeur à la Faculté des Arts et des Sciences de l'Université de Montréal. En 1996, il écrivait donc *Keynes and the 'Classics'. A study in language, epistemology and mistaken identities* (Verdon, 1996)¹, dans lequel il cherche à mettre à jour les conséquences épistémologiques, quant au discours économique, de ce qu'il appelle les fondements cosmologiques et anthropologiques des pensées néo-classiques et de John Maynard Keynes. Le passage d'un homme inerte (*Homo œconomicus*) et dont l'économie a à rendre compte de ses actions (à travers le concept d'utilité) à l'homme actif par nature (propension à consommer, à épargner) chez John Maynard Keynes (qui n'est certes pas exactement *Homo capabilitiensis*), mettent à jour les soubassements anthropologiques, et leurs conséquences, qui fondent les énoncés produits. Michel Verdon analyse donc les structures épistémologiques des discours produits. À l'heure où les pratiques économiques conduisent les sociétés à rencontrer bien des difficultés sociales et/ou politiques, une telle discussion demeure d'une brûlante actualité, quand bien même cette discussion a plus de 20 ans. C'est la raison de ce « compte-rendu » d'un livre paru il y a longtemps qui est une invitation à lire et relire l'ouvrage de Michel Verdon.



1. Keynes : Une situation épistémologique

Michel Verdon entend montrer à quelles conditions une analyse de type keynésienne peut former un programme de recherche commun avec l'École Institutionnaliste. Ce programme s'opposerait au programme de recherche néo-classique quant à la « vision du monde » où à la « cosmologie ». S'appuyant sur les travaux de Burt et Koyré, il définit deux cosmologies : l'une aristotélicienne

¹ Dorenavant KC ; les traductions sont les nôtres.

où l'homme se tient immobile au centre du monde, l'autre newtonienne caractérisée par le mouvement intrinsèque des astres, de la matière et de l'homme.

Afin d'éviter toute confusion, oublions la métaphysique et la philosophie, et supposons que derrière toute théorie respire une cosmologie (ou une vision du monde).

Si dans la nouvelle science du dix-septième siècle s'accomplit une mutation de nature cosmologique, deux conclusions doivent être tirées : premièrement, ces théories nichent dans une cosmologie de laquelle il est impossible de les séparer. Pour comprendre et évaluer pleinement du point de vue de l'épistémologie une théorie, on doit commencer par des investigations cosmologiques. Deuxièmement, si la science galiléenne présuppose une révolution cosmologique, cela signifie qu'aucune science de la dynamique n'est possible dans un cadre aristotélicien. (KC, p. 3)

Si la démonstration atteint ses objectifs, cela signifie que le discours de l'économie néo-classique s'enracine dans une cosmologie qui ne permet pas le raisonnement dans lequel seules les formations exprimant des *faits* ou des *relations logiques* ont un sens, dans une cosmologie qui n'autorise que des formulations théologiques et qui, du point de vue scientifique, ne possède pas de contenu cognitif.



Quatre difficultés surgissent :

1 La première concerne les relations entre les différents programmes de recherche et les cosmologies qui les ont vu naître. « Les indices cosmologiques » étant « à rechercher dans les jugements originaux » (KC, p. 6), les œuvres qui serviront de base à Michel Verdon seront la *Théorie générale* de Keynes d'une part et les *Principles* de l'autre¹. Afin d'étayer son raisonnement

¹ Pour ce qui concerne la cosmologie néo-classique, Michel Verdon, après avoir réaffirmé les trois sources principales de ce mouvement intellectuel, choisit de s'appuyer sur les *Principles* de Marshall tout en indiquant que son analyse s'intéressera aux sources walrassienne ou autrichienne chaque fois que l'une d'entre elles semblera mettre en cause son raisonnement.

quant à l'opposition « cosmologique » de Keynes et de Marshall, l'auteur s'appuie sur des sources aussi diverses que Fradin, M. Dobb, Schumpetter ou Mark Blaug. Nous savons ainsi qu'« À propos de la courbe de la demande marshallienne plus spécifiquement, (Blaug) résume très intelligemment ce qu'il y a à en dire » (KC, p. 30). Mais, à propos de Marshall, l'analyse de Mark Blaug ne se cantonne pas à la courbe de la demande.

La « Mecque de l'économiste », pour Marshall ne se trouve pas dans « la statique comparative, ni même dans l'analyse dynamique mais plutôt dans une biologie économique ». Sous ce terme Marshall entendait apparemment l'étude du système économique en tant qu'organisme évoluant dans le temps historique. Cela ressemble beaucoup au programme méthodologique de l'École Institutionnaliste Américaine. (Blaug, 1985, p. 494)

À moins qu'il ne soit possible de séparer un programme de recherche de la cosmologie qui l'a vu naître, cela signifie que les programmes institutionnaliste et marshallien partagent la même cosmologie ; donc l'objectif de Michel Verdon est de nous montrer qu'elle s'oppose, sur le plan de la dynamique, à la cosmologie de Keynes. La contradiction paraît forte, elle n'est peut être qu'apparente. Faute d'avoir procédé à une analyse détaillée du programme de recherche de l'école institutionnaliste, il n'est pas possible d'avancer sur ce point.

2 Un choix physicaliste structure la pensée économique de Michel Verdon et justifie son option pour l'étude du langage économique, et non des idées avancées par les différentes théories qui font l'objet de son étude. Ce choix repose entièrement sur l'analogie newtonienne de l'attraction, ce que justifie Michel Verdon dans son introduction. Mais le fait demeure que c'est le choix de cette analogie qui définira et structurera sa cosmologie, comme c'est le choix de l'analogie énergétique qu'a fait Mirowski qui structurera, de manière différente, son analyse des néo-classiques. Le moins que l'on puisse dire est que ce choix a une influence non neutre sur les analyses à venir. Nous l'interrogerons donc en première partie.

3 D'un point de vue épistémologique, c'est à dire ici du point de vue de la définition d'un espace d'expression, d'une cosmologie, ce choix soulève le problème de l'indifférenciation vision/cosmologie. Or, si la quasi totalité des épistémologues s'accordent à penser qu'effectivement une rupture épistémologique a bien eut lieu au dix-septième siècle, et que nous pouvons la nommer newtonienne ou galiléenne, il reste que d'autres ont vu le jour plus tard. Il reste

qu'à l'intérieur de chacun de ces espaces cosmologiques des visions différentes cohabitent. Celà formera notre second point.

4 L'analyse de la *Théorie générale* que nous propose Michel Verdon le conduit à en extraire quelques concepts : la demande effective, la théorie de la monnaie, de l'intérêt, etc. À l'évidence, ces retraits sont porteurs de sens, ils invalident pour une part les résultats épistémologiques du travail de l'auteur, ils confortent, dans le même temps, l'opposition visionnaire des deux cosmologies. De ces retraits de la *Théorie Générale*, une lecture épistémologique peut mettre en évidence entre Keynes et Marshall, non pas une rupture cosmologique, mais deux événements épistémologiques : une rupture cosmologique, une opposition visionnaire. Notre étude de Michel Verdon s'arrêtera sur ce point. Nous pourrions donc affirmer, en accord avec Michel Verdon qu'effectivement Keynes n'est pas ce qu'est Einstein vis à vis de Newton, mais, et c'est là que s'engage le débat, qu'il est à Marshall ce que Smith est à Quesnay : la marque sensible d'une opposition et d'une rupture.

1.1. Le type d'analogie

La présentation de l'ouvrage est claire, l'enchaînement des arguments permet une lecture aisée et en même temps agréable. Une très bonne introduction nous permet de saisir et poursuivre le fil conducteur de l'ouvrage et de situer en même temps la pensée de l'auteur dans un contexte philosophique précis : celui du « positivisme logique », dans la tradition du positivisme d'Auguste Comte. Ce courant est né dans la philosophie des sciences, où il prend la forme du « rationalisme » (G. Bachelard, E. A. Burtt, A. Koyré), profondément ancré dans la pensée de Descartes. Le langage, objet de recherche de l'ouvrage, est l'unique outil dont se sert le positivisme logique du Cercle de Vienne (dont faisaient partie les philosophes comme M. Schlick, R. Carnap, O. Neurath, H. Reichenbach dans les années 1920). Ses tenants s'acharnaient contre la « métaphysique » (considérée comme dépourvue de sens) dans l'espoir de faire régner la science véritable, dans laquelle seules les formulations exprimant des *faits* ou des *relations logiques* ont un sens. Les autres formulations, à savoir les propositions

« théologiques »¹, sont dépourvues de sens ou ne possèdent pas de contenu cognitif. Les faits sont validés ou infirmés par l'*expérience*, les relations logiques sont déterminées à l'aide d'une recherche sur le *sens des mots* (ou des symboles en mathématique et logique). Ces principes simples poseraient les bases de « l'unité des sciences » ; de ce constat est née la thèse « physicaliste » dans l'histoire des sciences². L'économie, ainsi que la sociologie et la psychologie, a identifié dans le « physicalisme » l'outil qui pourrait lui servir à constituer son discours scientifique, car toutes les sciences sont exprimables dans un langage unique (A. Comte). Si l'objet de la science est d'expliquer le réel, sa méthode expérimentale vise à recréer le monde à l'aide d'une représentation linguistique - c'est la « cosmologie ». La science physique devient ainsi une « science-pilote » (G. Canguilhem) et permet aux autres sciences d'adopter sa propre cosmologie.

Dans l'histoire de la pensée économique, le fruit de ce courant est ce qu'on appelle le « raisonnement analogique » (Canguilhem, 1977) et qui consiste à faire appel à une science « dure » pour en adopter la méthode. Dans sa recherche de « statut scientifique », l'économie politique est la plus exposée à ce genre de pratique, généralisable d'ailleurs à toutes les sciences en quête d'une « science-pilote » pour en adopter la « vision du monde » ou la « cosmologie ». Michel Verdon marche dans cette direction, à la suite de C. Ménard (1978) : « in fact, as Ménard openly expressed and admirably demonstrated, analogies reveal better than anything else the underlying representation economists have of society – what I have preferred to call their cosmology » (KC, p. 6). L'auteur adopte la même démarche que P. Mirowski, dont il se différencie par le type d'analogie : si Mirowski (1991) avait choisi la physique de l'énergie de Maxwell, Verdon préfère la dynamique de la mécanique de Newton. Par conséquent, il s'est fixé pour but de relire l'économie avec les lunettes de l'historien-philosophe de la physique mécanique, en étudiant les « cosmologies » néoclassiques et keynésiennes présentes dans leurs langages respectifs. La méthode scientifique est appliquée à l'économie à l'aide d'une grille qui contient le *substantialisme* (Fraser, 1937) lié à la *discontinuité conceptuelle*, la *démarche expérimentale*, l'*individualisme mé-*

¹ Il s'agit, par exemple, de l'« homme biblique » des néoclassiques, comme de leur « marché parfait ».

² Selon cette thèse du *physicalisme*, tout langage scientifique serait traduisible dans le langage des sciences physiques.

thodologique, afin de donner une réponse à la question : peut-on parler d'une « révolution keynésienne » au même sens que l'on parle de révolution newtonienne ou galiléenne en physique ?

L'essentialisme (par opposition à l'instrumentalisme¹) implique une stricte correspondance entre la théorie et la réalité qu'elle est censée décrire. Le choix qui porte sur un type précis d'analogie n'est pas sans conséquence sur l'étude épistémologique qui en découle - ce que nous verrons précisément avec l'analogie newtonienne - car la réalité économique devra, en quelques sorte, se plier aux exigences que la méthode scientifique lui imposera. Tout élément qui ne se prête pas à ce type d'analogie doit être automatiquement éliminé. Selon le type d'analogie choisi, ces éléments ne seront pas les mêmes.

1.2. Les caractéristiques de l'analogie newtonienne

Nous avons identifié trois grandes catégories : la *méthode analytique* (qui débouche sur l'individualisme méthodologique), le *mouvement* (par opposition à l'immobilisme aristotélicien) et la *discontinuité conceptuelle* (qui exclue le substantialisme d'Aristote).

La recherche méthodologique se concentre sur l'individualisme méthodologique, par lequel nous entendons un dérivé de la méthode *analytique* (opposée à la méthode synthétique, propre à la biologie et, par analogie, à la théorie classique) utilisée par Newton en mécanique et consistant à déduire le mouvement d'un ensemble à partir des mouvements de ses parties composantes. La méthode a été choisie par les théoriciens néoclassiques dans le but de donner un vrai poids scientifique à leur théorie à la manière de la physique newtonienne. Elle a reçu le nom *d'individualisme méthodologique* pour illustrer le fait que l'unité minimale de la théorie économique est l'individu. Mais, comme le montre

¹ Pour K. Popper (1974), l'essentialisme trouve ses racines dans le « réalisme » conceptuel, alors que l'instrumentalisme est directement issu du « nominalisme ». Le réalisme affirme, à la suite de Platon, que les idées et les choses qu'elles expriment se trouvent en étroite correspondance. A l'opposé de réalisme nous trouvons l'idée nominaliste selon laquelle les concepts abstraits sont de *flatus vocis* (émissions de voix) de la réalité. L. Wittgenstein est le représentant « radical » du nominalisme en philosophie (il s'agit, bien sûr, du second Wittgenstein, celui des *Investigations philosophiques* par opposition au premier, celui du *Tractatus*).

très clairement M. Verdon, l'unité minimale de la théorie néoclassique (Marshall, Walras et Ecole autrichienne confondus) n'est pas l'agent économique, mais la transaction, ou plus exactement le troc¹. C'est ce que Verdon appelle « l'approche transactionnelle ». Les individus ne sont que de simples véhicules pour les biens en mouvement. Par opposition à la méthode néoclassique, il est possible de concevoir chez Keynes une « approche sectorielle », illustrée par les deux équations : $Y = C + I$ et $Y = C + S$, la première pour l'entrepreneur et la deuxième pour le consommateur-épargnant². Dans cette approche, il n'y a pas de problème d'agrégation : ce qui se passe au niveau individuel se retrouve au niveau de l'économie nationale. L'unité minimale est la décision individuelle, qui renvoie cette fois-ci non pas à la production et à la consommation (et finalement au marché), mais au revenu, seule variable décisionnelle. Ce changement théorique s'effectue à travers la monnaie et permet une intégration des niveaux micro et macro-économiques.

Michel Verdon nous offre dans sa première partie une brillante démonstration de l'insuffisance de la méthode individualiste néoclassique, dans laquelle l'homme est évincé de la première place sur la scène par les lois toutes puissantes du Marché. Dans un déterminisme absolu, l'ordre spontané, l'équilibre de ces forces triomphent toujours de l'individu – oisif par définition (à l'image métaphorique d'un « homme biblique »), dont le *mouvement* nécessite l'intervention d'une « force » : l'utilité marginale. A la différence de la méthode individualiste de la théorie marginaliste, Keynes s'avère plus proche d'une méthode individualisante³, à la manière de J. Schumpeter. Cette méthode individualisante

¹ Ici, avec regret, nous ne développerons pas la démonstration donnée dans la première partie de l'ouvrage ; nous remarquons seulement qu'une action dyadique (comme la transaction sur le marché) peut être découpée en deux actions individuelles, au moyen de la monnaie et de l'utilité procurée par le bien échangé, mais elle ne peut pas être recomposée au niveau agrégé, après avoir additionné les actions individuelles. L'alternative est alors d'agréger des transactions.

² « In this keynesian cosmos exchange loses its vital role : it is entrepreneurs who initiate production and price their goods, and who also supply the incomes out of which these goods will be purchased. Everything is depicted from the point of view of individuals, of individuals acting and whose actions are not apprehended within the context of exchange relationship : producing, consuming, saving are not placed back within transactions » (KC, p. 122).

³ La méthode individualisante de Schumpeter fait intervenir la différenciation sociale, psychologique, historique des individus par opposition à l'utilitarisme ancré dans un « égalitarisme analytique » postulant l'autonomie des individus, complètement isolés les uns des autres. Schumpeter

précéderait alors l'individualisme méthodologique, qui a une base instrumentaliste et une nature axiomatique - garantie « scientifique » de l'analyse économique. Les individus de la théorie keynésienne sont socialement différenciés et leur mouvement est postulé par des « propensions » (à consommer ou à épargner). Alors que nous serions prêts à accepter ceci comme une révolution de type newtonien et en faire l'éloge, nous découvrons plus loin que des éléments aristotéliens subsistent dans l'œuvre de Keynes, à travers les comportements spéculateurs (liés à la monnaie) et le principe de la demande effective, fondé sur des éléments substantialistes et transactionnels. La théorie de Keynes ne se plie donc pas tout à fait à l'analogie newtonienne ; il faut donc se débarrasser des intrus – qui se trouvent, par hasard, au cœur de la *Théorie générale*.



1.3. La remise en cause de l'analogie

Que se passerait-il si on changeait d'analogie ? Les comportements spéculateurs¹ prendraient peut-être une place centrale dans la théorie et pourraient même être considérés comme éléments « révolutionnaires ». Nous pouvons soulever quelques problèmes liés aux implications du choix de l'analogie.

En acceptant le choix de la dynamique newtonienne, nous devons accepter aussi de raisonner à l'équilibre. Or, si les comportements sont socialement différenciés, que se passe-t-il, alors, avec l'homogénéité requise par les modèles d'équilibre général ? Avec la diversité de types de comportements économiques (en suivant la méthode individualisante de Schumpeter), la découverte

proposait la construction de « types » différenciés d'agents économiques.

¹ Une analogie physique du comportement du spéculateur face au marché, non aristotélienne, a été proposée par Victoria Chick (1992, p. 189). Il s'agit du principe d'incertitude de Heisenberg, dans lequel l'observateur ne peut qu'influencer l'expérimentation qu'il effectue. Ceci montre que les analogies physiques peuvent se montrer contradictoires.

d'un équilibre général et d'un optimum peut partir en fumée. L'homogénéité ne peut être retrouvée qu'au prix de l'élimination des « nuisances » sociologiques, comme l'avait proposé Pigou. Quelles conséquences alors sur les fondements micro-économiques institutionnels de Keynes mentionnés par Michel Verdon ? Accepte-t-il de renoncer à l'équilibre, point central de l'unité des sciences ? Si nous considérons la citation suivante, il semble que c'est en effet la direction prise par l'auteur : « An individualist real economics is necessarily probabilistic and, in a probabilistic (non-mechanistic) capitalist industrial universe, full consumption or full employment are both very improbable events, and the combination of full consumption and full employment yet a much more improbable one » (KC, p. 155).

Michel Verdon reprend des hésitations présentes dans la *Théorie générale* de Keynes, qui contiendraient, selon lui, des éléments aristotéliens (à savoir, une immobilité intrinsèque). Une des hésitations concerne la définition du taux d'intérêt : il y aurait chez Keynes deux définitions différentes du taux d'intérêt :

1 La première définit le taux d'intérêt comme le prix de la renonciation à la liquidité (en vertu de la préférence pour la liquidité en situation d'incertitude) ;

2 Selon la deuxième définition, le taux d'intérêt serait un facteur de production ou un prix d'usage de la monnaie ; Keynes a fait référence à cette conception mercantile de la monnaie dans le chapitre 23 de la *Théorie générale*.

Pour Michel Verdon, la première définition devrait être rejetée, car elle serait uniquement valable en situation d'incertitude, sans pouvoir expliquer l'existence d'un taux d'intérêt en situation de certitude (expérimentale). Au contraire, un prix d'usage de la monnaie (deuxième définition) pourrait exister aussi dans une telle éventualité. L'auteur nous propose de retenir la définition mercantile pour résoudre la confusion de Keynes entre la monnaie (qui lierait le taux d'intérêt à l'épargne) et les services de la monnaie (qui lierait le même taux au revenu)¹. Il propose donc de considérer seulement les services de la monnaie. L'erreur de Keynes serait due au fait qu'il s'est intéressé uniquement aux actifs

¹ Ici la démonstration est bien plus complexe que ce que nous présentons, à savoir la distinction à faire entre les actifs nouveaux et les anciens. Les actifs financiers nouvellement créés se divisent à leur tour en actions (la monnaie s'échange contre des titres et un revenu futur) et obligations (la monnaie s'échange contre les services de la monnaie). C'est cette dernière distinction qui interdirait de confondre la monnaie et ses services en tant que facteur.

anciens, qui révèlent la possibilité de gain par la spéculation ; or la spéculation est en soi un élément aristotélicien, d'inaction qui peut être préférable à l'investissement et à la production (car le taux d'intérêt est comparé à l'efficacité marginale du capital dans la décision d'investir de l'entrepreneur). Il faudrait donc éliminer la spéculation, car sinon nous retournons, de manière circulaire, à la case départ, c'est à dire à expliquer l'existence même de la production.

La question de la détermination des taux d'intérêt reste alors sans réponse ; l'auteur, après avoir proposé la définition des mercantilistes pour éliminer la circularité du raisonnement de Keynes et après avoir brièvement étudié la théorie des fonds prêtables, rejette en bloc ces définitions (à cause de leur caractère transactionnel), sans pouvoir en donner une autre à leur place : « This is a theoretical, not a semantic question, and one I am incompetent to answer », et plus loin « Since I do not hold a transactional view of pricing, under no circumstances do I see rates of interest as adjusting or equilibrating anything. Like most prices in a monetary production economy, they are dictated by one side more than the other, in this case, by banks and the central government » (KC, p. 137). Le principe même de l'équilibre est rejeté une fois de plus.

Le problème du comportement spéculateur, lié à l'incertitude, ne peut s'exiler de la théorie keynésienne, car il traduit la conception keynésienne de l'économie comme « science morale » (par opposition à une « science naturelle »). L'absence d'une vision historique sur la société et l'évolution du capitalisme ne nous permet pas de saisir toutes les dimensions de l'œuvre de Keynes et peut nous faire amputer des parties vitales de son corps¹.



¹ Pour illustrer ce propos, voici la conception philosophique de Keynes : « I also want to emphasize strongly the point about economics being a moral science. I mentioned before that it deals with introspection and with values. I might have added that it deals with motives, expectations, psychological uncertainties. Once has to be constantly on guard against treating the material as constant and homogeneous » (Keynes, 1973, v. 14, p. 300).

1.4. Vers l'abandon du raisonnement analogique et de l'essentialisme en général. Keynes et l'instrumentalisme scientifique

Pour comprendre la théorie de Keynes il faut, sans doute, comme l'a entrepris l'auteur, procéder à une analyse de ses choix méthodologiques, de sa conception philosophique en dernière instance. Et pour cela, il est indispensable de s'appuyer sur l'ensemble de son œuvre, en tenant compte de ses contradictions internes et de ses hésitations. Que nous révèle une telle approche ? Elle peut nous aider à comprendre que l'œuvre de Keynes a subi l'influence de sa conversion méthodologique à l'instrumentalisme, issu du « nominalisme »¹. Une hésitation méthodologique – entre radicalisme et instrumentalisme – est à l'origine des controverses au sujet de la lecture de Keynes.

Partisan de B. Russel et de G. E. Moore à la fin des années vingt, Keynes était proche de la philosophie « essentialiste » (voir note 4) du premier Wittgenstein – à savoir, celui du *Tractatus logico-philosophicus* de 1922 – convaincu par la possibilité de créer un langage universel des sciences (position qui rejoint le positivisme logique de l'École viennoise). La conversion de Wittgenstein au nominalisme vers 1930² a entraîné à sa suite celle de l'économiste britannique (A. Carrabelli, J. Davis, O. Favereau). Le langage est, dans la vision nominaliste, purement fonctionnel, car il n'entend pas décrire une réalité absolue qui existe indépendamment de lui.

Les échecs de Keynes dans la direction d'une complète révolution cosmologique peuvent s'expliquer justement par l'adhésion à la méthode instrumentale, à savoir par la volonté de Keynes d'entrer dans le « jeu de langage » des néoclassiques et faire de l'économie, de manière pragmatique, une science de l'action. Nous pouvons considérer que cette démarche a ouvert la voie de l'instrumentalisme néoclassique postérieur à la *Théorie générale* et présent dans les modèles *ad hoc* (B. Amable, R. Boyer, F. Lordon), qui sont construits à partir d'hypothèses instrumentales, simplificatrices, en vue de rendre compte de « faits stylisés ». A l'époque de Keynes, la théorie de l'équilibre général était purement essen-

¹ Le nominalisme affirme que les concepts prennent leur sens à l'intérieur d'un langage précis.

² Dans son ouvrage *Investigations philosophiques*, Wittgenstein avait à son tour été influencé par ses conversations privées avec P. Sraffa. La notion de « jeu de langage » est née de ces entretiens.

tialiste, attachée à un *modèle unique* : « The grave fault of the latter classical school, exemplified by Pigou, has been to overwork a too simple or out-of-date model, and in not seeing that progress lay in minimizing the model ; whilst Marshall often confused his model (...) by wanting to be realistic and by being unnecessary ashamed of lean and abstract outlines »¹.

Michel Verdon met implicitement en accusation cet instrumentalisme, qui ne fait que desservir le projet de la *Théorie générale*. En restant attaché à la vision essentialiste, il s'en prend aussi à l'instrumentalisme néoclassique ; pour lui, le monde néoclassique est un *monde d'absences*, ou d'illusions (illusion de *monnaie*, de *temps* et d'*échange*) : « Because of the illusory world it conjures up and the type of conceptualization it fosters, the neoclassical cosmology intrinsically proscribes the description of our own capitalist monetary economy (or of any economy), as the Aristotelian cosmos precluded the representation of time and space necessary for a scientific dynamics to emerge » (KC, p. 93). L'auteur récusé toute tentative de rendre plus « réaliste » le modèle néoclassique - comme, par exemple, les modèles de concurrence imparfaite -, position qu'il justifie par l'impossibilité de passer de la perfection à l'imperfection² (comme de l'infini au fini), car la perfection est un concept « théologique » (ou métaphysique pour l'Ecole de Vienne) et non pas scientifique.

Une observation attentive de l'évolution de la théorie économique dans son ensemble nous permet de conclure à un instrumentalisme croissant, accompagné d'un éclatement en une myriade de petits modèles spécifiés. Se pose alors la question de savoir s'il est encore possible de concevoir une théorie générale qui rende compte de notre monde capitaliste en évolution et, implicitement, si une seule analogie suffit à cette tâche.



¹ Lettre à Harrod, 1938 (Keynes, 1973, v. 14, p. 296, citée dans Ventelou, 1997).

² Il convient ici de noter, qu'il est possible sur ce point d'invalider par un exemple néo-classique le raisonnement de Michel Verdon. Menger propose en effet ses analyses sur la base du raisonnement inverse : d'une situation très imparfaite à une situation moins imparfaite, d'une situation de pur monopole à une situation où la concurrence est introduite.

2. Espace épistémologique

2.1. Cosmologies

Une théorie, quelque soit son champ d'investigation, s'exprime à partir d'une disposition épistémologique générale rigoureuse. Rigueur qui ne signifie pour cette disposition épistémologique générale ni immobilité intrinsèque ni absence de remise en cause puisqu'en effet les évolutions théoriques qu'elle a fait naître ou ce que l'on pourrait appeler des accidents ou des révolutions épistémologiques exogènes ont été observés dans le passé. Ainsi, à un moment donné de l'histoire il est possible, à travers l'analyse épistémologique de la pensée du temps, d'observer des traces de dispositions épistémologiques, qui sont ce que l'on appelle des cosmologies et qui s'enchevêtrent, même s'il reste vrai que la règle générale est plutôt qu'à un temps donné correspond une et une seule cosmologie.

L'analogie galiléenne conduit Michel Verdon à définir à partir du saut épistémologique que l'on observe entre la renaissance et l'âge classique, entre l'être immobile au centre du monde et la dynamique de la matière deux cosmologies qu'il appelle aristotélicienne et newtonienne ou galiléenne. Cette rupture que l'on peut déterminer dans l'espace des sciences physiques est le signe qui sert à marquer dans l'espace de ce qui deviendra l'économie une rupture épistémologique. Ainsi, en économie, la cosmologie aristotélicienne, qui effectivement ne conçoit pas la dynamique, conduit à définir des concepts d'ordre statique. Mais, pas plus dans la cosmologie aristotélicienne que dans la cosmologie newtonienne, la statique ou la dynamique ne concerne l'homme, ni dans les sciences physiques, ni dans l'économie. L'économie de ce temps a en effet pour corpus ce que l'on peut appeler l'analyse des richesses. L'aptitude de la monnaie à mesurer les marchandises, le fait que ces dernières puissent s'échanger contre elle provient, dans le discours de la renaissance de sa valeur intrinsèque. C'est parce que l'or est richesse qu'il a un prix, c'est parce que l'or est richesse qu'il mesure les prix, c'est alors cette capacité à mesurer les prix qui fonde sa capacité à l'échanger contre toutes les marchandises susceptibles d'avoir un prix. Ainsi la monnaie a un prix, la monnaie mesure les prix, la monnaie permet l'échange : tout l'édifice théorique repose sur la valeur donnée de la monnaie, tout l'édifice repose sur une statique qui ensuite permettra une analyse du mouvement

des échanges. Dans la cosmologie newtonnienne, en économie comme dans la physique, l'analyse du mouvement intervient et marque le point central de la rupture : c'est parce que la monnaie sert à l'échange qu'elle a un prix, c'est parce que la monnaie sert à l'échange qu'elle mesure les prix. L'analyse est renversée et le mouvement est à la base de la nouvelle économie qui se constitue. Avec la révolution cosmologique newtonnienne, «(L)es rapports entre richesse et monnaie s'établissent donc dans la circulation et l'échange, non plus dans la 'préciosité' du métal. Quand les biens peuvent circuler (et ceci grâce à la monnaie), ils se multiplient et les richesses augmentent ; quand les espèces deviennent plus nombreuses, par l'effet d'une bonne circulation et d'une balance favorable, on peut attirer de nouvelles marchandises et multiplier les cultures et les fabriques » (Foucault, 1966, p. 190-91).

C'est à partir de cette nouvelle disposition épistémologique qui met le mouvement au cœur de l'analyse, qui met les richesses produites et la monnaie à l'intérieur d'un espace de circulation, que se développera ensuite l'analyse économique. Mais de l'homme et de son immobilité ou de sa mobilité, il n'est pas question. Il y a deux raisons à cela : l'une qui tient à la cosmologie générale de ce temps, ce n'est pas parce que l'image d'épinal montre Newton et sa pomme sous son arbre que cela fait de l'homme un sujet d'étude, loin s'en faut, il y faut d'autres dispositions cosmologiques qui n'interviendront, peu à peu, qu'au dix-neuvième siècle. La deuxième raison tient à la nature du corpus que représente l'économie. Pour que l'homme soit pensé en économie, il est nécessaire à cette dernière de penser la production. Et la production ne trouve pas de place dans ce corpus : l'homme n'est pas sujet d'études. Bien sûr, il est possible de dire que dans cette cosmologie se sont exprimés les physiocrates et que l'on trouve chez eux une véritable analyse de la production. À bien des égards, l'analyse des physiocrates se révèle intéressante.

Mais en fait, la production est absente de la cosmologie de l'âge classique, et l'exemple des physiocrates est très significatif à cet égard. D'une part, le produit net, qui n'est autre que le résultat de la production, est donné par la nature et non pas, à proprement parler produit. D'autre part il est possible d'analyser le passage du concept d'un produit net donné au concept de la production de valeur, par exemple chez Smith, comme élément constitutif d'une nouvelle rupture cosmologique qui introduira l'homme comme élément susceptible d'analyse et qui autorisera plus tard Marshall à introduire les *Principles*, signant là

sa caractéristique d'appartenance cosmologique à la cosmologie qui a succédé à celle de l'âge classique, « L'Économie Politique ou l'Économie est l'étude de l'humanité dans les affaires ordinaires de la vie ; elle examine quel parts des actions individuelles et sociales sont compatibles avec la réussite et avec l'usage des matériaux nécessaires à la réalisation du bien-être » (Marshall, 1961, p. 1).

En d'autres termes, même si, d'un point de vue épistémologique, il est possible d'analyser tel ou tel aspect du travail des physiocrates comme des traces de la cosmologie qui dominera ensuite et qui fera naître ses propres règles de validation scientifique, il reste que le discours théorique de François Quesnay partage avec les philosophes mercantiles les mêmes dispositions générales du savoir. Ils sont représentatifs de la cosmologie que Michel Verdon appelle aristotélienne¹, quand la phrase introductive de Marshall caractérise son appartenance à une cosmologie post-smithienne où l'homme devient sujet d'étude. Quant aux mercantiles et aux physiocrates, « Le corps des propositions fondamentales leur est commun : toute richesse naît de la terre ; la valeur des choses est liée à l'échange ; la monnaie vaut comme la représentation des richesses en circulation : la circulation doit être aussi simple et complète que possible » (Foucault, 1966, p. 212-13).

Alors, bien sûr les physiocrates et les mercantiles ne disent pour autant pas la même choses : l'arrangement intellectuel des concepts est fondamentalement différent. Les uns fondent sur la circulation et l'échange la capacité qu'a l'économie d'attribuer aux marchandises des valeurs, quant les autres expliquent le partage de la valeur dans l'échange par l'existence d'un produit net donné. Tout cela a des conséquences fortes sur la quasi intégralité des concepts économiques qui suivront, sur les salaires, sur l'analyse de la monnaie etc... Mais le point commun est que dans les deux cas les discours théoriques s'articulent autour d'une circulation et d'une attribution des richesses ; il est aussi dans le fait que ni dans une vision, ni dans l'autre, l'homme inerte ou au contraire doté de qualité mobiles n'est sujet d'étude. Bref, les deux écoles de pensée partagent la même cosmologie, elles diffèrent sur leur vision du monde. Les uns ont une vision commerçante de l'activité économique quant les autres ont une vision propriétaire terrien.

Ainsi, il devient clair que plusieurs visions du monde coexistent au sein d'une

¹ Alors qu'elle est typiquement galiléenne, fondée sur la dynamique de l'échange.

même disposition générale du savoir. On se trouve alors au cœur de notre analyse du travail de Michel Verdon. En effet comment peut-on d'un point de vue générale, aussi bien que du point de vue de l'économie définir la vision et son rôle ?

2.2. Vision

Notre analyse de « Keynes and the classics » nous conduit à penser que Michel Verdon ne différencie pas le concept de vision et le concept de cosmologie. Notre point de vue est que cette indifférenciation dépasse de très loin une simple discussion quand au vocabulaire pour la raison essentielle que, dans la construction d'un discours scientifique, si la vision et la cosmologie sont, non seulement présentes, mais indispensables, leurs rôles respectifs dans la validation du caractère scientifique d'une théorie sont très différents.

Pour ce qui est de montrer l'indifférenciation de la cosmologie et de la vision, le plus simple nous a semblé de laisser parler Michel Verdon.

Pour définir ce que l'on entend par vision et son rôle dans la constitution d'une théorie scientifique, plus particulièrement en économie, nous nous appuyerons sur Schumpeter et son histoire de l'analyse économique.

Et enfin nous soulignerons l'importance des conséquences qu'a cette indifférenciation sur le travail de Michel Verdon.

Un exemple suffit à montrer qu'en effet, du point de vue de Michel Verdon, il n'y a pas de différence entre l'un et l'autre concept, il utilise indifféremment l'un pour l'autre :

Je crois que les théories et les concepts avec lesquels elles s'écrivent trahissent *une vision du monde* (notre soulignement), et que quelques unes de ces *visions du monde* (notre soulignement) conditionnent l'émergence d'un langage à même d'analyser et de décrire rigoureusement des phénomènes ; au delà de cela, je ne souhaite pas être engagé dans un débat sur les relations causales entre les deux. En conséquence, je pose axiomatiquement l'existence d'une *cosmologie* (notre soulignement) derrière chaque discours qui cherche à expliquer des phénomènes, et je suppose ensuite que ce *cosmos* (notre soulignement) canalise la manière dont l'esprit opère lorsqu'il dessine des limites autour de l'objet qu'il observe. (KC, p. 3-4)¹

¹ C'est nous qui soulignons.

Il est exact que l'analyse du discours théorique permet de rendre explicite la vision du monde qui l'a forgé. Il est aussi exact que ces visions du monde sont des conditions préalables à l'existence du discours, qu'il soit scientifique ou pas. Il est possible de poser axiomatiquement l'existence d'une cosmologie derrière chaque discours, et enfin il est encore possible d'affirmer que les espaces épistémologiques définissant des cosmos canalisent les esprits. Sur chacun de ces énoncés, nous sommes en accord ; plus encore, nous pensons que c'est là une méthodologie qui permet à Michel Verdon de mettre en lumière quantité d'éléments pertinents, comme par exemple l'opposition visionnaire de l'économie néo-classique et keynesienne. Mais même si la réunion de ces énoncés ne pose pas en elle-même de véritable problème, nous pensons que l'indifférenciation implicite entre cosmologie et vision qu'elle contient est la source des difficultés qui apparaissent tout au long de l'analyse de Michel Verdon.

Michel Verdon souhaite ne pas être entraîné dans des débats sur les relations causales entre la vision du monde, le langage et le discours scientifique. Mais, dans la mesure même où son objectif avoué est de montrer d'une part que l'indifférenciée cosmologie-vision du monde qui soutend la théorie néo-classique ne lui permet d'élaborer qu'un discours de nature théologique, et, d'autre part quelles sont les conditions d'entrée de la théorie keynesienne dans une indifférenciée cosmologie-vision du monde qui soit, par nature scientifique, un débat sur le rôle que joue une vision, et une cosmologie, différenciée cette fois, dans la constitution d'un objet et d'un langage scientifique semble une condition indispensable à l'atteinte des objectifs que l'auteur se donne : c'est en effet le cœur même de sa problématique. C'est pourquoi, tout en essayant de ne pas s'engager à fond sur le terrain des relations causales entre une vision, un discours et une théorie, il convient de préciser ce que l'épistémologie nous dit de ce qu'est une vision.

Historiquement, il est possible de retenir comme point de repère quant à la naissance du concept dans le domaine de l'économie, même si cela est par trop simplifié, l'affirmation de « Marx [qui] comprit que les idées humaines ou systèmes d'idées ne sont pas, ainsi que l'historiographie est encore encline à l'admettre sans critique, les premiers moteurs de l'évolution historique, mais forment une *superstructure* qui repose sur des facteurs plus fondamentaux » (Schumpeter, 1983, t. 1, p. 66). Ce qui est intéressant dans le concept de *superstructure* dans la mise à jour de l'émergence d'une vision, c'est qu'il souligne la

dynamique qui fait naître la théorie quelque en soit la nature. Ainsi, que l'on partage ou non les analyses de Marx, la situation de ce qui deviendra la vision est la suivante : au fond du discours est une matérialité de la production¹ sur laquelle se développe une praxis qui produit une superstructure dont dérive des visions sur la base desquelles peuvent se développer des théories qui, à leurs tour ont pour tâche d'analyser et d'infléchir les praxis. Le premier élément à retenir, est donc que la vision, même si on ne la réduit pas au sens marxiste de l'idéologie, s'inscrit dans une pratique, dans un continuum. Ce continuum définitionnel se trouve remarquablement illustré par Schumpeter :

Dans la pratique, nous commençons tous nos propres recherches à partir de l'œuvre de nos prédécesseurs, c'est à dire qu'il ne s'agit jamais d'un commencement absolu. Mais admettons qu'il s'agisse d'un commencement absolu ; quelles démarches devrions nous accomplir ? Manifestement, afin de pouvoir nous formuler les problèmes à nous mêmes, nous aurions d'abord envisager une série distincte de phénomènes cohérents, digne objet de nos efforts d'analyse. En d'autres termes, le travail analytique est de toute nécessité précédé par une prise de connaissance pré-analytique. Nous appellerons Vision l'effort de connaissance pré-analytique. (Schumpeter, 1983, p. 73-74)

Dans l'absolu, nous avons donc une définition suffisamment précise de ce qu'est une vision, dans la pratique, ainsi que Schumpeter nous l'indique, les choses se présentent un peu différemment : en effet, notre effort de connaissance pré-analytique ne surgit pas du néant, il est lui même produit à partir de la maturation de nos connaissances préalables, connaissances de nature scientifique ou pas. Si l'on dénomme formation discursive un système dans lequel on peut définir une régularité entre des énoncés, des objets, des concepts voire des thèmes de réflexions, si l'on admet alors que « La pratique discursive ne coïncide pas avec l'élaboration scientifique à laquelle elle peut donner lieu ; et le savoir qu'elle forme n'est ni l'esquisse rugueuse ni le sous-produit quotidien d'une science constituée » (Foucault, 1969, p. 240), alors il est possible d'avancer l'hypothèse que, dans la pratique scientifique la vision peut se concevoir comme la rémanence temporelle de formations discursives qui l'ont précédés.

¹ Ce qui souligne que le concept même de vision, au centre des analyses de Michel Verdon ne peut voir le jour que dans une cosmologie qui permette l'analyse de la production, c'est à dire dans une cosmologie post-newtonienne.

En quoi cela nous avance-t-il quant à l'analyse du travail de Michel Verdon ? Cette définition de la vision dans la pratique scientifique nous permet de comprendre comment se fonde l'analyse cosmologique qu'il entreprends. Ainsi, l'analogie newtonienne prends sens. La division cosmologique de Michel Verdon révèle à son tour la vision qui a donné jour à ses analyses. Cette vision, inconsciente d'elle même, est fondé sur une rémanence temporelle d'un accident épistémologique fondateur d'une étape constitutive de ce qui deviendra la science moderne (l'analyse dynamique), et se loge entièrement dans une cosmologie, celle qui l'a vu naitre, où l'homme comme objet d'étude prends toute sa place : c'est pourquoi nous pensons qu'elle est révélatrice de l'indifférenciation cosmologie-vision de l'auteur, c'est pourquoi nous pensons qu'elle a produit ce que nous avons noté dès l'introduction une analyse biaisée au sens de Schumpeter, même si comme lui,

nous avons pleinement admis la doctrine de l'omniprésence de l'infléchissement idéologique (même si nous utiliserions plus volontier dans ce cas d'espèce le terme d'infléchissement visionnaire) et que par suite nous ne voyons rien d'autre, dans la croyance que certains groupes professent d'en être exempts, qu'un aspect particulièrement malsain de leur propre système d'illusions. (Schumpeter, 1983, t. 1 p. 68)

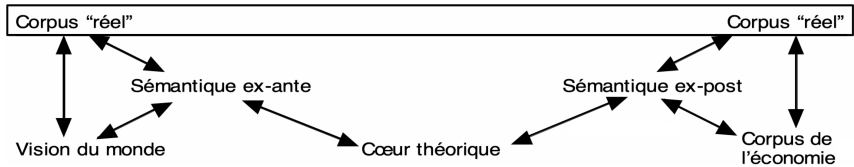
Le tout étant une question de degré.

2.3. Conséquence analytique d'une différenciation définitionnelle

Outre le fait que la mise à jour d'une différenciation des concepts de Vision et de Cosmologie permet d'explicitier la vision épistémologique de l'auteur, la différenciation permet d'invalider certains des résultats d'analyse obtenus et de renforcer l'opposition visionnaire que l'auteur a mis à jour entre l'économie néo-classique et keynesienne. Rappelons en effet quels étaient les objectifs de l'auteur : 1) affirmer l'opposition cosmologique des deux écoles ; 2) montrer à quelles conditions l'économie keynesienne peut être analyser comme science.

Si on ne présuppose pas le caractère scientifique d'une théorie, et que l'objectif est d'en montrer la caractérisation, il devient nécessaire de définir des critères de validités. Ces critères de validation scientifique sont élaborés dans

le cadre d'une cosmologie donnée¹ : pour ce qui nous concerne, la cosmologie post newtonienne contemporaine. Comment et à quel moment sémantique doit on appliquer ces critères afin de valider une théorie ?



Ainsi, un discours se présente comme un parcours sémantique² qui, démarrant du monde réel montre le chemin d'élaboration d'une vision plus ou moins personnelle à partir de laquelle, il est possible de bâtir une théorie qui se donne pour tâche de rendre compte du réel. Ce chemin d'élaboration s'exprime à travers ce qu'il est convenu d'appeler une sémantique ex ante et d'une sémantique ex-post.

La sémantique ex ante entretient avec le corpus « réel » des liaisons multiples qui, à travers des éléments d'une logique qu'elle se construit, va en effet permettre de préciser la vision nécessaire à définir les prémisses théoriques du discours en cours d'élaboration. Elle représente ainsi l'ensemble des relations qui unit le corpus réel, la vision du monde jusqu'au cœur de la théorie. Elle est donc constituée de quatre éléments : le corpus réel qu'elle extrait d'une réalité, la vision elle-même, la logique pré-analytique qu'elle a bâti et les prémisses de ce qui deviendra la théorie.³ Il est donc clair que cette sémantique ex ante, et notamment dans sa logique propre, nous indique un fait épistémologique intéressant : il existe un faisceau de relations qui permet à une vision donnée d'élaborer les prémisses théoriques nécessaires à l'élaboration d'un discours. Ce fait sémantique ne signifie pas pour autant que le caractère scientifique d'un

¹ Ce qui a pour conséquence que ces critères n'ont que très peu de chance d'être stables dans le temps : peu de chance en effet que des cosmologies différentes donnent naissance à des critères de validation scientifique unique.

² Pour tout ce qui touche à l'analyse du parcours sémantique, il s'agit d'une synthèse du travail de Michel Rosier (1993) et d'Alain Parguez (1981).

³ Ce qui ne signifie pas que les prémisses se présentent comme la théorie moins quelque chose : toute la théorie est exprimée en chacun de ses éléments.

discours puisse se déterminer à ce niveau d'analyse. La rigueur « scientifique » de cette logique constitutive du discours et du corpus « réel » ne peut en aucun cas permettre de définir le caractère scientifique ou non de la théorie à venir.

Le cœur théorique proposera ensuite des résultats élaborés à travers une sémantique *ex post* et les confronter aux réalités observables qu'il s'est donné pour tâche de décrire. Réalités observables qui ont été déterminé en tant que telles par la vision. Le cœur théorique est structuré autour des instruments d'analyses qu'il élabore.

La sémantique *ex post* est essentiellement constituée d'une articulation des outils de formalisation produits par un système de normalisation. La confrontation des résultats théoriques aux réalités observables¹ représente dans ce cadre analytique le moment de certification scientifique puisque c'est dans ce cadre précisément que le système de normalisation valident ou invalident les résultats obtenus. L'histoire de l'adéquation d'une discipline avec ces règles montre comment cette discipline devient scientifique. Il est essentiel de comprendre que ces règles de certification ne doivent s'appliquer qu'à cette sémantique *ex post*, car, si tel n'était pas le cas, alors, cela signifierait qu'il existe une autorité capable de n'autoriser l'élaboration d'un discours scientifique que sur la base d'une vision autorisée limitant du même coup toute évolution des connaissances. Et ce risque existe puisque, s'il est clair qu'il n'y a pas d'autorité ayant le pouvoir d'autoriser telle ou telle vision, il existe néanmoins un processus social plus ou moins efficace qui tend à exclure du domaine scientifique telle ou telle théorie sur la base non pas de l'application des règles de validation en usage, mais sur la base d'une exclusion *ex ante*, d'une exclusion visionnaire.

C'est à ce point que le biais « visionnaire » de Michel Verdon prend tout son sens. Le physicalisme affiché de l'auteur n'est pas neutre du point de vue de l'analyse épistémologique.

Selon lui [O. Neurath], toutes les disciplines devaient collaborer en raison de relations comme celle que nous venons d'exposer. Mais elles n'auraient pu le faire qu'à la condition de former un tout articulé quant à leurs déductions, et donc, quant à la formulation de leurs hypothèses et de leurs problèmes. Et, toujours selon lui, cette condition aurait impliqué que l'ensemble des disciplines eût un langage commun, dit « physicaliste ».

¹ Ce qui détermine une réalité observable est dépendant de la cosmologie telle que nous l'avons décrite.

Ce langage aurait dû bien évidemment comporter non seulement des règles syntaxiques communes, mais aussi une sémantique *ex-ante* commune. Car seule une telle sémantique aurait permis de connecter strictement une hypothèse d'une discipline donnée à l'explicitation qui en aurait été faite par une autre discipline et, en conséquence, autorisé à concevoir les théories de ces deux disciplines comme appartenant à un même réseau déductif. (Rosier, 1993, p. 262)

Cette difficulté sémantique peut être dépassée. Parce qu'il ne différencie pas vision et cosmologie, l'auteur montre une rupture épistémologique entre Keynes et Marshall. Cette indifférenciation provient, nous semble-t-il, de sa vision épistémologique propre, mais elle se renforce aussi du fait qu'il est possible de montrer qu'entre Keynes et Marshall se joue non pas une rupture cosmologique, mais deux événements épistémologiques : une opposition visionnaire, extrêmement finement analysé par Michel Verdon (l'homme inerte chez Marshall, l'homme intrinsèquement mobile chez Keynes) ; une rupture cosmologique, perçue mais non différenciée par Michel Verdon, et qui ne saurait être qualifiée de newtonienne, parce qu'elle ne se joue pas sur le thème de la dynamique au sens où Michel Verdon le pense. De la même manière où Michel Verdon analyse la Théorie générale et fait parler Keynes, de la même manière, nous allons analyser les conditions d'entrée de Keynes dans une « nouvelle cosmologie » telles que les conçoit l'auteur et en proposer une interprétation quelque peu différente.

3. Retour vers la Théorie générale

La différenciation « cosmologique » des théories keynesienne et néo-classique est mise à jour par Michel Verdon autour de deux éléments :

- 1 D'un côté l'unité élémentaire à partir duquel se déploie l'analyse est l'individu quand de l'autre c'est la transaction, dans le premier cas, il n'y a pas de problème d'aggrégation pour passer d'un plan micro-économique à un plan macro-économique, de l'autre l'aggrégation semble impossible : c'est le premier élément que nous retenons.
- 2 D'un côté la vision de l'homme que la théorie analyse est un homme actif par définition, le discours économique le décrit, par exemple, par une propension

à consommer, quand de l'autre le discours économique a besoin de motiver l'homme pour qu'il agisse : le concept d'utilité décrit cette exigence. C'est le deuxième élément que nous retenons aussi.

L'analogie newtonienne qui a servi à l'auteur pour faire apparaître ces résultats l'ont conduit sur le plan épistémologique à ne pas différencier les concepts de vision et de cosmologie. Sur cette base il identifie ces deux caractéristiques comme source de la rupture cosmologique qui caractérise le passage d'un monde aristotéliens à un monde galiléen. Pour les raisons évoquées plus haut, cette différenciation cosmologie-vision nous semble devoir avoir lieu. Remet-elle en cause, pour autant, les résultats d'analyse obtenus par Michel Verdon à propos de l'œuvre de Keynes ?

La première conséquence de cette nécessaire différenciation, c'est l'impossibilité de garder l'analogie galiléenne comme élément discriminatoire des cosmologies respectives des théories néo-classiques et keynesienne. Cet abandon conduira inexorablement à classer les deux théories dans des cosmologies où l'analyse du mouvement est rendu possible : le mouvement économique étant ici identifié comme circulation des richesses, l'échange par exemple. Plus loin même, l'une comme l'autre théorie devra bien s'inscrire dans une cosmologie où l'homme trouvera sa place. Dans ce cadre, il est clair que l'opposition mise à jour quant au rôle de l'homme s'épanouit sans difficulté, elle est très exactement représentative d'une opposition visionnaire. Doit-on pour autant abandonner l'idée d'une rupture cosmologique entre les théories néo-classique¹ et keynesienne ? Tout ce qu'il est possible de dire à ce moment de notre analyse, c'est que du point de vue de l'épistémologie, si, du travail de Michel Verdon, on doit garder cette affirmation, alors la rupture cosmologique doit pouvoir se lire dans les conditions que mets Michel Verdon à l'entrée de la Théorie générale dans une nouvelle organisation générale du savoir.

3.1. Conditions cosmologiques

Pour faire entrer la *Théorie générale* dans un espace épistémologique caractérisé par le mouvement de l'homme, Michel Verdon analyse le contenu de

¹ Néo-classique est ici à prendre au sens où Michel Verdon l'utilise, c'est à dire l'économie de Marshall, Walras ou de l'école autrichienne.

l'œuvre de Keynes et met à jour certains éléments qui lui semble contenir des aspects qui l'en excluraient. Dès lors que l'objectif est de mettre à jour quelles sont les conditions nécessaires, quelles sont les transformations de la Théorie Générale nécessaire à son entrée de plein pied dans une nouvelle cosmologie, ce qu'il démontre dans les chapitres 6 et 7 est convaincant. Le problème est que si son analyse de la spéculation comme élément fondamentalement transactionnel et donc en contradiction avec une cosmologie de l'homme en mouvement ne pose pas de problème ni quant à l'épistémologie elle-même, ni quant au contenu, il reste que ses conséquences sur la *Théorie générale* ne sont pas minces et méritent quelques éclaircissements. En effet l'auteur ne propose pas moins que de retirer de la théorie keynesienne : la théorie de l'intérêt, la théorie de la monnaie, l'analyse de la demande effective, le concept de coût d'usage et l'analyse de l'investissement !

Que reste-t-il de l'œuvre de Keynes ?

Si la question paraît renvoyer à une accusation de « dé-naturation » de l'œuvre de Keynes, la réponse pourtant, et aussi paradoxalement que cela puisse apparaître, est d'une simplicité très grande : il reste le chapitre 18, à deux points près : l'analyse de la monnaie et du taux de l'intérêt¹, à propos desquels le retour à une conception mercantile est évoqué².

Le chapitre 18 s'intitule : « Nouvel Exposé de la Théorie Générale de l'Emploi » (Keynes, 1985, p. 251-60) et se compose de trois parties. Quand Schumpeter, dans son *Histoire de l'analyse économique* explique ce qu'est une vision, et quelle est son rôle dans la théorie économique, c'est le chapitre 18 de la théorie générale qu'il choisit comme exemple³.

¹ Dans le chapitre 18 Keynes parle aussi de l'investissement, sans que l'utilisation qu'il fait du concept ne rattache en quoique ce soit l'analyse à une vision transactionnel.

² Ce qui renvoie effectivement à une cosmologie du mouvement (voir plus haut, § 2.1), mais qui pose un problème d'analyse sur la nature épistémologique de l'œuvre de Keynes telle que la conçoit Michel Verdon, puisque ce renvoi semble tracer une circularité des conceptions économiques en contradiction avec la spirale scientifique qu'il souhaite initier

³ « Illustrons aussitôt ce point à l'aide d'un exemple exceptionnel emprunté à notre domaine et à notre temps. Les critiques et les admirateurs de l'œuvre scientifique de Lord Keynes s'accorderont à reconnaître que sa *General Theory of Employment, Interest, and Money* (1936) fut le succès majeur des années trente, qui a dominé le travail d'analyse pour au moins une décennie après sa publication. La *Théorie générale* offrait un appareil analytique que l'auteur résuma au chapitre XVIII. Si nous suivons son exposé pas à pas, nous remarquons que cet appareil analytique a été composé de

De fait, la troisième partie de ce chapitre décrit « les conditions de stabilité » à partir desquelles les résultats de ses analyses prennent sens :

1° La propension marginale à consommer d'une communauté donnée est telle que, lorsque sa production augmente (ou diminue) parce qu'on affecte plus (ou moins) d'emploi à produire l'équipement en capital, le multiplicateur reliant ces deux quantités est supérieur à l'unité.

2° Lorsqu'une variation se produit dans le rendement escompté du capital ou dans le taux de l'intérêt, la courbe de l'efficacité marginale du capital est telle qu'il n'y a pas une grande disproportion entre cette variation et celle qui en résulte dans le flux de l'investissement nouveau ; autrement dit les variations modérées du rendement escompté du capital ou du taux de l'intérêt ne sont pas associées à des variations très considérables du flux d'investissement.

3° Lorsque le volume de l'emploi varie, les salaires nominaux varient dans le même sens, mais sans qu'il y ait une grande disproportion entre les deux variations ; autrement dit les variations modérées de l'emploi ne doivent pas être associées à des variations très considérables des salaires nominaux. Cette condition intéresse plus la stabilité des prix que de l'emploi.

4° Nous pourrions ajouter une quatrième condition, qui concerne moins la stabilité du système que la tendance des fluctuations à s'inverser en temps voulu, c'est qu'un flux d'investissement supérieur (ou inférieur) à celui qui existait précédemment commence à provoquer dans l'efficacité marginale du capital des réactions défavorables (ou favorables) dès qu'il se prolonge au-delà d'un laps de temps qui, mesuré en années, n'est pas très considérable. (Keynes, 1985, p. 256-57)

On remarque qu'aucune de ces quatre conditions de stabilité ne relève d'une cosmologie transactionnelle. Plus même, Keynes exprime dès la première condi-

manière à donner une traduction appropriée à certains faits du "monde dans lequel nous vivons" – bien que, comme Keynes l'a lui-même souligné, ces faits soient attribués à ses notions fondamentales (propension à consommer, attitude envers la liquidité, efficacité marginale du capital) en tant que caractères particuliers et non propriétés "logiquement nécessaires" [...]. Il est tout à fait exclu que leur définition ait été précédée d'une recherche empirique. "Il est plausible, eu égard à notre connaissance générale de la nature actuelle de l'homme, d'attribuer ces tendances au monde dans lequel nous vivons" (le monde anglais) [Keynes, 1985, p. 256]. Ce n'est pas le lieu de discuter les mérites ou les démérites de cette conception. Tout ce qui importe, c'est qu'il y a là une conception, nous disons une vision, et qu'elle précède tout le travail analytique que Keynes et d'autres fondèrent dessus » (Schumpeter, 1983, t. 1, p. 74).

tion la conception économique de l'homme qu'il se fait. Après avoir, dans les pages suivantes, commenté ces quatre conditions, Keynes clot ce « Nouvel Exposé de la Théorie Général de l'Emploi » par ces mots : « La domination incontestée des conditions qui précèdent est un fait d'observation relatif au monde tel qu'il est et qu'il a été, mais non un principe nécessaire qu'il n'est pas en notre pouvoir de modifier »¹. Ces quelques mots conclusifs sont significatifs de deux choses : d'une part ils signifient clairement, qu'aux yeux de Keynes lui même, ces conditions de stabilité caractérisent la vision de l'économie à partir de laquelle la Théorie générale se déploie ; d'autre part ils signifient aussi, qu'aux yeux de Keynes lui même encore, ces quatre conditions de stabilité, même si elles lui apparaissent incontestées, peuvent être discutées puisqu'elles ne représentent pas un principe intangible, et donc, qu'à elle seule, cette vision ne pourrait garantir le caractère scientifique de son œuvre.

Pour ce qui concerne notre objectif de montrer quelle est la cosmologie dans laquelle s'inscrit la Théorie générale, tout ce qu'il est possible de dire maintenant, c'est que la vision de Keynes n'est pas incompatible avec une cosmologie plus en mouvement qui excluerait du domaine scientifique les analyses de type transactionnelles. Dans la mesure où la troisième partie de ce chapitre 18 exprime la vision de Keynes, dans la mesure aussi où nous avons affirmé que la cosmologie que nous cherchons devrait se trouver dans les conditions d'entrée décrites par Michel Verdon, nous savons maintenant qu'elle doit être recherchée dans l'analyse des deux premières parties de ce chapitre.

3.2. Hypothèses cosmologiques

Une cosmologie peut se définir comme ensemble d'éléments qui rendent possible un savoir. Ce savoir peut être d'ordre scientifique² ou non, d'ordre pratique, ou non, d'ordre culturel ou non etc. On doit donc retrouver des caractères cosmologiques identiques dans des domaines d'activités extrêmement variées.

¹ Idem p. 260

² Contrairement au paradigme tel que le définit Kuhn dans l'introduction de son livre *La structure des révolutions scientifiques* (Kuhn, 1983). Le paradigme de Kuhn se définit à posteriori, une fois avéré le caractère scientifique du discours ou de la théorie. Dans cette postérité, le paradigme de Kuhn est la cosmologie des théories scientifiques.

Nous avons remarqué plus haut comment dans l'histoire, dans le domaine de l'économie plus spécifiquement, l'organisation des connaissances relatives à la monnaie, dans un premier temps, relatives à la production et au travail dans un second temps permettait de mettre à jours les évolutions ou les ruptures cosmologiques. Qu'il s'agisse du passage de la cosmologie aristotélicienne à la cosmologie galiléenne, qu'il s'agisse du passage de la cosmologie galiléenne à une cosmologie qui s'articule autour de l'homme et de l'organisation, il semble que l'on peut esquisser une sorte de trend épistémologique qui dit que pour passer d'une cosmologie à une autre, la cosmologie postérieure s'approprie les articulations entre les concepts en place dans la cosmologie antérieure pour s'enraciner¹ dans une histoire et trouver là les moyens de son développement.

C'est pourquoi, au vu de l'histoire du XX^e siècle, de l'histoire de l'économie depuis Keynes, de l'histoire des sciences, de l'histoire de l'art et des techniques, il est possible de proposer des hypothèses cosmologiques à même de mettre en valeur les évolutions contemporaines. *Ces hypothèses n'ont pas d'autres raison d'être que d'éclairer le chapitre 18 de la Théorie générale, afin de souligner la rupture cosmologique éventuelle que l'on pourrait observer.* Elles doivent donc avoir pour caractéristique de s'articuler autour des concepts mis en évidence chez Keynes et qu'analyse Michel Verdon. Il caractérise cette articulation conceptuelle par son analogie galiléenne, nous avons expliqué plus haut en quoi cette analogie obscurcissait le débat en cours.

Sans chercher à être exhaustif, mais dans le but de donner un peu de poids à nos hypothèses, il est possible de rappeler très rapidement, et sûrement trop superficiellement, dans différents domaines de l'économie, de la culture ou des sciences en général, quelques éléments caractéristiques de notre siècle : ainsi, le cinéma est un domaine entièrement nouveau, ainsi, la publicité a transformé radicalement notre perception du monde, et plus encore celle de nos enfants, ainsi dans le domaine de l'industrie des secteurs nouveaux, insoupçonnés au

¹ Ce mélange cosmologique plus ou moins éphémère est magistralement illustré lorsque l'on analyse dans leur continuité, nous l'avons observé plus haut, des auteurs comme Quesnay, Smith, Ricardo. Il est, semble-t-il l'élément qui rends difficile l'appréciation cosmologique de l'œuvre de Keynes. À cet égard le travail de Michel Verdon, notamment dans son analyse des conditions « d'admission » de la théorie générale rends possible la mise en évidence d'une rupture cosmologique propre à l'œuvre de Keynes, même si son analogie ne lui permet pas de situer cette rupture là où nous l'analysons.

siècle précédents, sont apparus : l'informatique par exemple. Dans le domaine scientifique, la théorie des jeux s'est développée, en économie, mais aussi en biologie, la théorie du chaos, etc. Sur la base de ces éléments disparates, nous proposons d'articuler notre cosmologie contemporaine autour de deux axes :

- 1 Le concept de situation d'une part, que nous empruntons au mouvement situationniste ; où une situation construite se définit comme « moment de la vie, concrètement et délibérément construit par l'organisation collective d'une ambiance unitaire et d'un jeu d'évènement » (Internationale situationniste, p. 13).
- 2 Le concept d'information qui nous permet d'enraciner cette analyse dans un réel industriel¹.

Dans cette cosmologie hypothétique, et qu'il faudrait à l'évidence travailler pour la fonder, le concept de jeu est central, le concept de rôle est déterminant ; le choix des variables, la détermination de leur place, du cadre général de l'analyse² sont les éléments à rechercher.

3.3. La rupture cosmologique keynesienne

De ce point de vue, on peut lire les deux premières parties du chapitre 18 de la Théorie Générale comme éléments d'analyse qui permettent de souligner les soubassements d'une rupture cosmologique que Keynes initie. Comme Michel Verdon, nous recherchons chez Keynes une rupture cosmologique entre son œuvre et celle des néo-classiques qui l'ont précédé (Walras, Marshall, l'école autrichienne) ; contrairement à Michel Verdon, nous tournons notre recherche non pas vers des structures cosmologiques déjà existantes, mais vers une structure alors en cours d'élaboration. En un sens, on peut dire que cette recherche conduit à montrer la participation qu'a pris Keynes dans l'élaboration d'un savoir contemporain. À ce titre, le premier paragraphe du chapitre 18 est d'une limpidité extraordinaire :

¹ L'idée à retenir ici est l'idée d'une information brute n'ayant encore subi aucun traitement. Cette idée permet d'enraciner notre proposition analytique dans un « réel » industriel qui a pour objet de transformer ces informations.

² Ainsi, d'après Kuhn (1983, p. 11) les « controverses sur les faits fondamentaux (qui) semblent endémiques parmi les psychologues où les sociologues ».

Nous sommes maintenant en mesure d'assembler les fils de notre raisonnement. Tout d'abord il pourra être utile d'indiquer quelles sont les éléments du système économique que nous prenons habituellement comme données, quelles sont les variables indépendantes de notre système, et quelles sont les variables dépendantes. (Keynes, 1985, p. 251)

Explicitement Keynes nous indique dans cette première partie du chapitre 18 la structure de la Théorie Générale : il annonce aussi clairement que possible le choix de ses variables, la détermination de leur rôle, leur place à venir dans le discours : il détermine ses bases cosmologiques

Le deuxième paragraphe définit le type d'informations nécessaires à l'élaboration théorique à venir. Ces informations vont être supposées données par Keynes afin que le discours puisse se développer, tout en admettant que ce décor théorique pourrait et devrait être changé :

Nous prenons comme données la compétence et la quantité actuelles des forces de travail dont on dispose, le volume et la qualité actuels de l'équipement qu'on possède, la technique existante, le degré de la concurrence, les goûts et les habitudes des consommateurs, la désutilité des diverses intensités du travail et des activités de contrôle et d'organisation. Nous prenons aussi comme donnée la structure sociale en tant qu'elle comprend les forces, autres que les variables énumérées ci-après, qui gouvernent la répartition du revenu national. Ce qui ne signifie pas que nous supposons ces facteurs constants, mais simplement que pour le moment nous nous abstenons d'analyser ou de prendre en considération les conséquences de leurs variations ». (Keynes, 1985, p. 251)

Keynes affine les relations entre la théorie qu'il élabore et les évolutions cosmologiques de son temps : après avoir dans un paragraphe introductif annoncé l'espace épistémologique dans lequel sa théorie s'enracine, dans ce second paragraphe, il décrit la situation concrète dans laquelle le discours prendra sens.

Dans les deux paragraphes suivants, il déterminera quels sont les rôles de second plan (sa vision), et quels sont les acteurs principaux de cette situation.

Nos variables indépendantes sont, en première analyse, la propension à consommer, la courbe de l'efficacité marginale du capital et le taux de l'intérêt, ces variables pouvant elles-mêmes, comme nous l'avons déjà vu, être décomposées en plusieurs éléments. Nos variables dépendantes sont le volume de l'emploi et le revenu national (ou dividende national) mesuré en unité de salaires. (Keynes, 1985, p. 251)

La suite de cette première partie du chapitre 18 donne des précisions sur le fonctionnement de la théorie en gestation dans ce cadre. Mais du point de vue de notre recherche d'une cosmologie typiquement keynesienne en rupture avec l'économie de Marshall, nous avons là des éléments extrêmement significatifs. En effet, l'esquisse d'une nouvelle cosmologie se dessine ici. Si l'on accepte les résultats d'analyse de Michel Verdon, alors on voit bien qu'une rupture a eut lieu qui se surajoute à l'opposition visionnaire déjà évoquée.

La différence entre notre proposition d'interprétation épistémologique de l'œuvre de Keynes et celle de Michel Verdon tient à ce que nous avons décrit comme sa vision épistémologique. Nous avons déjà observé que cette vision spécifique le conduisait à l'indifférenciation analytique de la vision et de la cosmologie. Du strict point de vue de l'analyse cosmologique elle le conduit à identifier la rupture cosmologique sur le thème du mouvement intrinsèque de l'homme, quand la différenciation nous conduit, outre l'affirmation d'une opposition visionnaire, à rechercher une rupture cosmologique et à l'identifier en tant qu'élément d'une cosmologie en cours d'élaboration (en 1937) sur le thème du jeu : le jeu d'un acteur, d'une variable, n'est il pas assimilable au mouvement organisé de l'homme, décrivant ainsi ce que nous avons appelé une situation.

Le jeu théorique constitutif de cette cosmologie keynesienne se trouve magistralement illustré dans la deuxième partie du chapitre 18.

Que trouve-t-on en effet dans cette deuxième partie ? En deux pages, on y trouve la description du fonctionnement général de la théorie, l'enchaînement des relations conceptuels entre les acteurs principaux, leurs relations avec les rôles de second plan, et leur mise en scène dans une situation donnée.

Ainsi, le chapitre 18 de la Théorie Générale représente l'illustration quasi parfaite des deux points qui nous intéressent : 1) La troisième partie affirme très explicitement la spécificité visionnaire de Keynes, en opposition avec la vision marshallienne. 2) Les deux premières parties du chapitre décrivent les concepts en jeu et leurs inter-relations, leur analyse décrit donc la cosmologie keynesienne qui s'articule autour des concepts que nos hypothèses cosmologiques font émerger (le jeu, le rôle, le choix des variables, la détermination de leur place, du cadre général de l'analyse). Ce qui, même si l'on retire maintenant ces hypothèses, souligne le fait qu'il y a bien une rupture cosmologique en cour d'élaboration dans l'œuvre de Keynes. Cette rupture se joue vers une cosmologie, alors, en devenir et non pas vers le retour à une cosmologie qui l'a

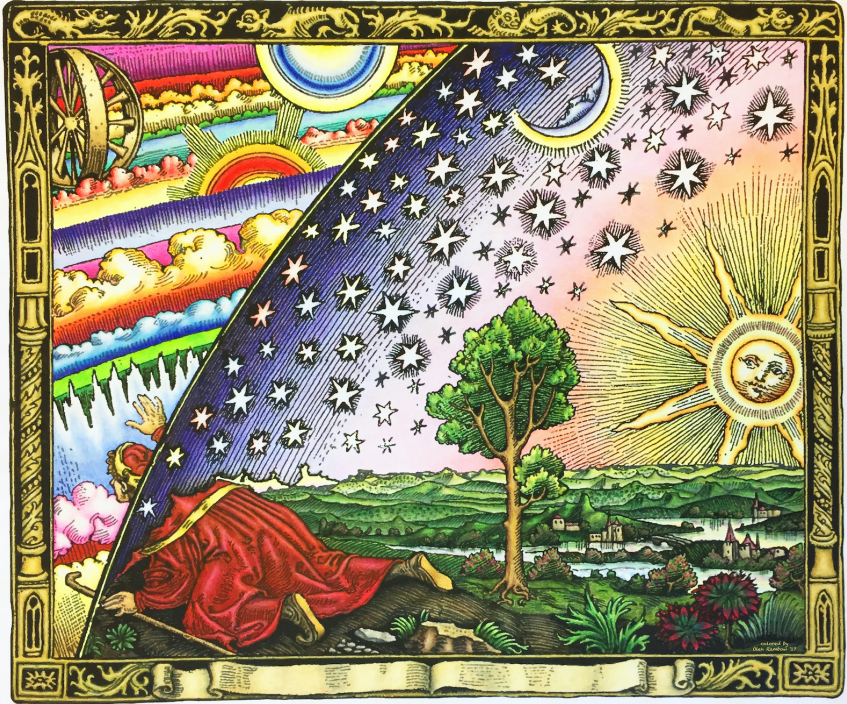
précédée. C'est pourquoi l'on peut dire qu'en quelque sorte Keynes se trouve vis à vis de Marshall, sur le plan de l'épistémologie, dans une situation comparable à celle de Smith vis à vis de Quesnay : dans les deux cas, deux ruptures se jouent.



Bibliographie

- Blaug, M. (1985). *La pensée économique. Origine et développement*. Paris : Economica.
- Burtt, E.A. (1932). *The metaphysical foundations of science*. London : Routledge & Keagan Paul.
- Canguilhem, G. (1977). *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie. Nouvelles études d'histoire et de philosophie des science*. Paris : Vrin.
- Chick, V. (1992). *On money, method and Keynes*. London : Macmillan.
- Dobb, M. (1973). *Theories of Value and Distribution since Adam Smith*. Cambridge, MA : Cambridge University Press.
- Erasmov, V. (2019). *Homo capabilitiensis* : a paradigm inspired by Amartya Sen's thought walking through Aristotle and Smith's path. Consulté sur <https://crem.univ-rennes1.fr/agenda/homo-capabilitiensis-paradigm-inspired-amartya-sens-thought-walking-through-aristotle-and>.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard
- Foucault, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard
- Fradin, J. (1976). *Les fondements logiques de la théorie néoclassique de l'échange*. Grenoble : Presse Universitaire de Grenoble & Maspéro.
- Fraser L. M. (1937). *Economic thought and language : a critique of some fundamental economic concepts*. London : A. & C. Black.
- Internationale situationniste, 1958-69*. (1975). Paris : Champ Libre.
- Keynes, J. M. (1973). *Collected writings*. London : Macmillan for the Royal Economic Society.
- Keynes, J. M. (1985). *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (trad. J. de Largentaye). Paris : Payot.

- Koyré, A. (1961). *La révolution astronomique*. Paris : Hermann.
- Koyré, A. (1965). *Newtonian studies*. London : Chapman & Hall.
- Koyré, A. (1966). *Études galiléennes*, Paris : Gallimard.
- Koyré, A. (1966). *Études d'histoire de la pensée scientifique*. Paris : Hermann.
- Koyré, A. (1967). *From the closed to the infinite universe*. Baltimore : Johns Hopkins University Press.
- Kuhn, T. S. (1983). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Champs Flammarion.
- Marshall, A. (1961). *Principles of economics* (Variorum edition). London : Macmillan.
- Ménard, C. (1978). *La formation d'une rationalité économique : A. A. Cournot*. Paris : Flammarion.
- Mirowski, P. (1989). *More heat than light : economics as social physics, physics as nature's economics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Neurath, O. (1938). Unified Science as Encyclopedic Integration. In *International Encyclopedia of Unified Science* (vol. 1, p. 1 - 27). Chicago : The University of Chicago Press.
- Parguez A. (1981). Keynes et la révolution. *Cahier d'économie politique*. 6, 171-187.
- Popper, K. (1973). *La Logique de la découverte scientifique* (trad. N. Thyssen-Rutten & P. Deavaux). Paris : Payot.
- Robeyns, I. (2007). Le concept de capacité d'Amartya Sen est-il utile pour l'économie féministe ? (trad. F. Boissenin & L. Gillioz). *Nouvelles questions féministes*. 26(2), 45-59.
- Rosier M. (1993). *L'État expérimentateur*. Paris : PUF.
- Schumpeter, J. A. (1983). *Histoire de l'analyse économique* (trad. sous la direction de J.-C. Casanova). Paris : Gallimard.
- Ventelou B. (1997). L'incertitude keynésienne et le projet pragmatique : l'hypothèse de l'instrumentalisme scientifique. *Economies et société*. 31(10), 29-72.
- Wittgenstein, L. (2005). *Investigations philosophiques* (trad. F. Daštur, M. Élie, J.-L. Gauthero, D. Janicaud, E. Riga). Paris : N.R.F. Gallimard.
- Wittgenstein, L. (1993). *Tractatus logico-philosophicus* (trad. G.-G. Granger). Paris : N.R.F. Gallimard.



Olen Rambow, Version colorisée de la « gravure au pèlerin » dans
de Camille Flammarion, L'atmosphère : description des grands
phénomènes de la Nature (3^e éd., 1888),

[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:
Flammarion_Colored.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Flammarion_Colored.jpg).